

Oudinot, le « maréchal grenadier »

Lorsqu'il est nommé maréchal pour sa belle conduite à Wagram, sa promotion est ressentie comme un hommage qu'à travers lui l'Empereur adresse à l'armée tout entière.

Tant l'image d'Oudinot est inséparable de la troupe d'élite qu'il commande, les grenadiers de la réserve générale.

« Voilà les grenadiers d'Oudinot ! » Le récit est fameux de la bataille d'Heilsberg, le 10 juin 1807, où cette phrase court dans les rangs du 4^e corps français qui vient d'enlever aux Russes une redoutable position fortifiée. Le combat fait rage depuis plusieurs heures, l'ennemi est sur le point d'être rompu et les grenadiers de la division Oudinot arrivent juste à temps pour lui porter l'estocade. Et il se produit une chose inouïe. Cette troupe d'élite qui vient de parcourir près de soixante kilomètres en une seule étape refuse de participer à l'assaut final. « On n'a plus besoin de nous, disent-ils. Nous refusons de prendre part à une victoire que nous n'avons pas commencée. »

La fierté exacerbée de ces troupiers qui leur fait repousser avec dédain une besogne qui n'ajouterait rien à leur gloire est à l'image de la personnalité de leur chef, le général de division Nicolas-Charles Oudinot dont l'extrême susceptibilité, le caractère inflexible, l'intransigeance sur la tenue et le point d'honneur sont légendaires dans la Grande Armée.

Un jeune homme impulsif

Nicolas-Charles est le fils d'un artisan brasseur de Bar-le-Duc où il naît, le 25 avril 1767. Très jeune, déjà, il accepte difficilement la contrariété. Un jour, à table, il coiffe avec la soupière fumante un ami de la famille qui le réprimandait. Contre l'avis de son père, qui espérait le voir devenir à son tour brasseur, le jeune homme, qui ne rêve que d'action et d'aventure, s'engage à dix-sept ans au régiment de Médoc-Infanterie. Revenu à la vie civile après trois ans, il n'en supporte pas l'ennui et se livre à quelques frasques. Mais la Révolution éclate à point pour lui fournir de la distraction. Bar-le-Duc forme une compagnie de cavalerie soldée dont, eu égard à son expérience des armes et à sa bouillante personnalité, il est élu capitaine. Deux ans plus tard, en 1791, il est lieutenant-colonel et commande le 3^e bataillon des volontaires de la Meuse. Il sert sur le Rhin, sur la Moselle, et reçoit à Bitche sa première blessure. Oudinot en recevra trente et une autres au cours de sa tumultueuse carrière...

Aux armées, Nicolas-Charles peut donner toute la mesure de son impétuosité naturelle. Comme elle s'exerce au détriment des ennemis de la République, qu'il charge à la baïonnette comme un simple soldat, elle lui vaut de devenir rapidement colonel puis, le 14 juin 1794, général de brigade, à l'âge de vingt-sept ans. Fait prisonnier par les Autrichiens, puis libéré après trois mois de captivité, il commande une brigade de cavalerie à l'armée du Rhin et décroche ses étoiles de divisionnaire. Il se distingue à Zurich, sous les ordres de Masséna dont il est le chef d'état-major, puis, l'année suivante, le jour de Noël 1800, en Italie, au passage du Mincio, où il s'empare d'un canon. La paix revenue, il est nommé inspecteur général de l'infanterie, puis de la cavalerie.

Nommé à la tête d'une division de grenadiers

Malgré ses mérites, le général de division Oudinot ne fait pas partie de



* Engagé dans l'armée dès 1784, Oudinot, qui n'a pas participé aux premières campagnes de Bonaparte, devra attendre 1809 pour obtenir son bâton de maréchal (tableau de Robert Lefèvre, châteaux de Versailles et de Trianon).

la brochette de ses pairs que l'Empereur élève au maréchalat le 19 mai 1804. Mais une grande marque de confiance et d'estime lui est prodiguée par Napoléon qui le nomme à la tête de la division de grenadiers qu'il a spécialement créée pour servir de réserve générale d'infanterie à la Grande Armée. Il faudra peu de temps à ces soldats d'élite pour conquérir la glorieuse réputation d'être les « grenadiers d'Oudinot », ce général à la bravoure légendaire que l'Empereur, lors de l'entrevue de Tilsit, le 25 juin 1807, présente au tsar Alexandre comme « le Bayard de l'armée française ».

C'est d'ailleurs lui, ce « Bayard », qui, quelques jours plus tôt, à Friedland, a vertement suggéré à l'Empereur de « mettre le cul dans l'eau » au général russe Bennigsen imprudemment adossé à l'Alle...

Après la mort du maréchal Lannes survenue à la bataille d'Essling, le commandement du 2^e corps d'armée se trouve vacant et c'est à Oudinot que l'Empereur le confie. À sa tête, quelques semaines plus tard, il fait des prodiges, enlève les villages de Neusiedel et de Baumersdorf, et celui de Wagram, centre de gravité de la bataille. Ces faits d'armes lui valent enfin le bâton de maréchal. C'est couché sous sa tente, où il se remet de deux nouvelles blessures reçues pendant la bataille, qu'il accueille l'aide de camp de l'Empereur qui lui apporte son brevet de promotion. L'année suivante, Oudinot s'élève dans la hiérarchie nobiliaire. Il était déjà comte d'Inoclavo, Napoléon le fait duc de Reggio.

La douce et belle Eugénie de Coucy

S'il se montre toujours aussi cassant et intransigent dans le service, s'il lui arrive encore, et par flagrante injustice, de chasser avec fracas de son état-major l'un de ses aides de camp – qu'il réintègre d'ailleurs quelques jours plus tard et fait nommer général de brigade –, le maréchal a perdu sa déplorable habitude de jeunesse de rosser ses voisins de théâtre ou de restaurant sous prétexte qu'ils le regardaient avec impertinence. Le duc de Reggio a acquis les bonnes manières et parvient en société à dominer son impulsivité. Ce changement, il le doit à la douce et jolie Eugénie de Coucy, sa

cadette de vingt-quatre ans, qu'il a épousé après la mort de sa première épouse. Parfaitement élevée et appartenant à la bonne noblesse lorraine, la jeune femme s'est très sincèrement éprise de ce héros de l'Empire sur lequel elle a vite pris un réel ascendant, contribuant ainsi à adoucir les aspérités de son rugueux caractère. Plus tard, dans la solitude de Sainte-Hélène et oubliant qu'il avait lui-même encouragé ses lieutenants à épouser des jeunes filles de l'ancienne noblesse, l'Empereur dira que le maréchal s'était laissé influencer par sa jeune épouse « qui est d'une ancienne famille et qui a hérité de la vanité et des préjugés de ses ancêtres »... En fait, il n'est pas douteux que les années passant et l'âge venant, le « père des grenadiers », le centaure des champs de bataille, cette « glorieuse écume au corps couturé de blessures ait aspiré au repos. Confortablement doté par l'Empereur, il possède à Jeand'heurs, près de Bar-le-Duc, une splendide demeure, ancienne abbaye de l'ordre des Prémontrés somptueusement aménagée dont le canon pris aux Autrichiens sur le Mincio garde l'entrée. Père de six enfants nés de son premier mariage, déjà grand-père, le maréchal, à chaque fois qu'il le peut, se plaît à y réunir sa nombreuse famille. Le terrible soldat montre alors dans l'intimité le surprenant visage d'un châtelain débonnaire en chapeau de paille causant familièrement avec les villageois.

Une victoire mal exploitée

Mais l'Empereur, encore une fois, sonne le rappel de ses lieutenants. Une nouvelle campagne est ouverte qui va conduire la Grande Armée sur la route de Moscou. Oudinot reçoit le commandement du 2^e corps fort de 40 000 hommes.

Les 29 et 31 juillet 1812, à Polotsk, il inflige une sévère défaite aux Russes de Wittgenstein, mais il ne sait pas exploiter son avantage et perd le bénéfice de sa victoire. Comme la plupart des autres maréchaux, Oudinot est avant tout un remarquable entraîneur d'hommes et ne vaut que lorsqu'il commande sous les ordres directs de Napoléon. Livré à lui-même, il atteint vite les limites de ses possibilités. L'ampleur de vue et le sens tactique lui font défaut pour assurer un commandement indépendant. Hésitant dans ses décisions, peu précis dans ses ordres, il discerne mal les différentes actions et perd beaucoup de temps. L'Empereur lui reproche sa lenteur. Grièvement blessé une fois de plus, il doit passer son commandement au général Gouvion-Saint-Cyr. Celui-ci, qui parvient à redresser la situation, gagnera dans l'affaire son bâton de maréchal. Oudinot se rétablit et reprend son commandement juste à temps pour couvrir le passage de la Bérézina, où il est de nouveau blessé. Puis, c'est la campagne d'Allemagne, la terrible bataille de Leipzig où c'est encore à lui, cette fois avec deux divisions de la Jeune Garde, que l'Empereur confie la mission de couvrir la retraite de l'armée.

Pressé de toute part par l'Europe entière coalisée, ce qu'il reste de la Grande Armée se bat maintenant sur le territoire national. C'est la campagne de France. L'Empereur y montre encore un sens tactique exceptionnel, mais les victoires qu'il remporte sont sans lendemain. C'est à Brienne, où il a les deux cuisses éraflées par un boulet, puis à Arcis-sur-Aube, où une balle s'écrase sur la plaque de grand aigle de la Légion d'honneur, que le maréchal reçoit les trente-unième et trente-deuxième blessures de sa carrière.

« Sire, je ne servirai personne... »

Mais, s'il continue à se comporter en bon soldat, il y a désormais quelque chose de cassé. Venu avec Ney au grand quartier impérial de Nogent-sur-Seine pour convaincre Napoléon de conclure la paix, les deux maréchaux se font brutalement rabrouer. « Avouez, leur crie l'Empereur, que vous êtes venus pour me décourager ! » De fait quelques semaines plus tard, à Fontainebleau, Oudinot est de ceux qui prononcent le mot « abdication ».

Le maréchal Oudinot se rallie à Louis XVIII sans états d'âme excessifs. D'ailleurs, la qualité de son épouse, une Coucy, lui vaut d'être bien accueilli par le roi qui le nomme ministre d'État, le fait pair de France et le place à la tête de la 3^e division militaire à Metz. Mais, Napoléon revient, et le maréchal se retire sur ses terres. Mandé à Paris par l'Empereur, Oudinot lui déclare : « Sire, je ne servirai personne, puisque je ne vous servirai pas ; je resterai dans ma retraite. »

Après Waterloo, le maréchal Oudinot est nommé major général de la garde royale, commandant en chef de la garde nationale de Paris et retrouve son commandement de la 3^e division militaire à Metz. En 1823, le roi lui demande de prendre la tête du 1^{er} corps de l'armée que la France envoie en Espagne afin d'y rétablir l'autorité du roi Ferdinand. Après les combats titanesques qu'il a connus autrefois, cette campagne semble au maréchal une promenade militaire qui lui fait écrire à sa femme depuis Madrid, dont il a été nommé gouverneur : « Ce qu'il y a de déplorable dans cette affaire-ci, c'est que nos gens se persuadent qu'ils font la guerre.

Après cette ultime campagne, il ne restait plus au vieux maréchal Oudinot qu'à être nommé grand chancelier de la Légion d'honneur et gouverneur de l'Hôtel royal des Invalides. C'est aux Invalides qu'il meurt, le 13 septembre 1847, à l'âge de quatre-vingts ans.

Les grenadiers d'Oudinot

Afin de disposer d'une réserve d'infanterie, Bonaparte, dès 1803, avait fait regrouper les compagnies d'élites de plusieurs régiments d'infanterie de ligne et d'infanterie légère en cinq régiments de grenadiers et de voltigeurs formant une division de réserve. Celle-ci est confiée à Oudinot le 5 février 1805 et incorporée au 5^e corps de la Grande Armée, commandé par Lannes. Les « grenadiers d'Oudinot » se distinguent à Austerlitz, à Wertingen, à Hollabrünn, puis lors de toutes les batailles des campagnes de Pologne et d'Autriche. La division compte sept régiments en 1806, puis huit en 1809, soit près de 20 000 hommes dont le prestige atteint presque à celui de la Garde. La division de grenadiers est dissoute en 1810 et les soldats renvoyés dans leurs corps d'origine.